

Notes de l'École de communauté avec Julián Carrón en visioconférence depuis Milan, 16 décembre 2020

Textes de référence : L. Giussani – S. Alberto – J. Prades, Engendrer des traces dans l'histoire du monde, Éditions Parole et Silence, Paris 2011, chapitre 2, point 7 « La responsabilité et la décision » (pp. 119-123).

- *Sou feliz Senhor*
- *Nostalgia*

Gloire au Père

Bonsoir à tous ! Nous démarrons tout de suite notre travail sur l'école de communauté qui, bien qu'elle concerne peu de pages, a une densité énorme comme le démontrent les contributions qui sont arrivées.

J'ai une question, plutôt une série de questions, auxquelles je ne sais vraiment pas répondre et auxquelles il me semble que personne ne sait donner une réponse. J'ai lu et relu le paragarphe 7 et j'ai aussi demandé à mon groupe d'école de communauté de le reprendre deux fois, mais je n'arrive pas à dépasser la première ligne. Giussani affirme que Dieu m'aime et il le dit comme un état de fait. Il ajoute que j'existe, c'est à dire que je consiste, uniquement parce qu'Il m'aime. Et il souligne que ce qui m'est demandé, ce qui est le plus important à faire est « reconnaître et accepter » qu'il m'aime. Ensuite, Giussani dit que reconnaître cela – mais le reconnaître vraiment, à travers des faits, pas avec des mots ! – est ce qui fait de moi un protagoniste de ma vie et que cela me fait goûter la vie. Bien, moi – en pensant à ma vie, à la manière dont je vis, à ce que j'éprouve, à ce que je désire, à ce que signifie me sentir aimée – je n'arrive vraiment pas à comprendre : comment puis-je dire que Dieu m'aime ? Comment puis-je être certaine qu'Il m'aime ? Qu'est-ce que je dois « reconnaître et accepter » ? J'ai essayé de le faire par élimination. Ce n'est certainement pas un syllogisme, un raisonnement : « Dieu m'a créée, il me crée en ce moment même (au point que je vis), donc il m'aime ». Ça ne peut pas être cela car le raisonnement ne me fait en aucun cas me sentir aimée. Vraiment pas du tout. Ce n'est qu'un raisonnement qui ne fait rien bouger dans ma vie. Cela ne peut pas être un sentiment que j'éprouve car les choses me vont bien, cela ne peut pas être comme dire : « Dieu m'aime car il me donne ce que je lui demande » parce que très souvent, ce n'est pas comme ça, les choses vont mal, ou bien ne vont pas comme je le désire. Et cela ne peut même pas être comme dire : « J'ai des amis qui font que je me sens aimée par Dieu » parce que très souvent je me sens seule alors que je suis entourée d'amis, de bons amis. Giussani fait l'exemple des douze, de Pierre et de leur rapport d'amitié avec Jésus. Mais moi, je n'ai pas Jésus comme ami, et personne, mais vraiment personne parmi mes amis, ne peut être un équivalent-Jésus pour moi. Donc, je ne sais pas comment répondre aux questions que je t'ai posées. Ta mère t'aime ? Tu arrives à répondre oui à cette question ?

Oui.

Malgré les limites qu'elle peut avoir ?

Oui.

Et comment peux-tu le reconnaître ? Parce que tu es face à une présence qui t'aime. Il devient alors facile de comprendre tout ce que dit Giussani sur l'amour de Dieu. La seule chose importante pour toi, comme pour moi, c'est de le reconnaître, de l'accepter. Le fait que ta mère t'aime n'est pas le fruit d'un raisonnement et ce n'est pas non plus un sentiment. Et le fait que tu puisses avoir des limites, ne te rend pas moins certaine de son amour. La difficulté dont tu parles existe dans chaque rapport, mon amie. La question fondamentale, avant de parler d'autres choses, c'est si, en allant te coucher ce soir, tu peux dire que ta mère t'aime. Comment peux-tu l'affirmer avec certitude ? Que fais-tu pour pouvoir dire avec certitude que ta mère t'aime ? Que ferais-tu ?

Je l'embrasserais.

Et pourquoi l'embrasses-tu quand tu ne sais pas encore si elle t'aime ? Comment sais-tu qu'elle t'aime ?

Je le sais au fait qu'elle prend soin de moi, à la façon dont elle me regarde, à travers ce qu'elle fait et ...

Tu regardes les signes que ta mère te donne, non ?

Oui.

Ce n'est pas un raisonnement, ce n'est pas un sentiment, ce n'est pas quelque chose qui est mis en discussion par ses limites éventuelles. En fait, malgré toutes ses limites, tu perçois, à travers certains gestes qu'elle accomplit, toute la passion de ta mère pour toi, jusqu'à rejoindre la certitude qu'elle t'aime. C'est le même chemin que les disciples ont fait avec Jésus. La question est donc si nous pouvons faire dans le présent le même chemin qu'eux pour arriver à reconnaître l'amour de Jésus, de Dieu. Si cela n'était pas possible, alors tu aurais raison. Le christianisme est vraiment comme l'événement de l'amour de ta mère : il se manifeste à travers certains signes. Tu ne peux pas photographier l'amour de ta mère mais tu peux voir des signes à travers lesquels elle te démontre, elle te montre combien tu es un bien pour elle, combien tu es vraiment aimée. Et cela t'aide à reconnaître : « Je suis aimée ». J'insiste, c'est le même parcours que les disciples ont fait. À un certain moment, ils ont dû répondre à la question sur Son amour pour eux quand Jésus les a provoqués : « Voulez-vous partir, vous aussi ? » Vous n'êtes pas certains que je vous aime ? ». « Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle » (Jn 6, 67-68). As-tu eu un sursaut de ce genre à un moment de ta vie, face à un signe au travers duquel tu as perçu cet amour pour toi ? Pourquoi es-tu chrétienne ? Pourquoi es-tu ici ce soir ? Je comprends ta difficulté. Pense à quelqu'un comme Azurmendi – que nous avons vu à la Journée de début d'année – qui avait entendu parlé de christianisme toute sa vie. Ce n'est pas un raisonnement qui l'a fait bouger, mais le fait d'avoir trouvé quelque chose dont il n'a pas pu éviter de tenir compte, quelque chose d'irréductible face à ses propres pensées : une présence qui est venue à lui à travers des visages. Par conséquent, tu dois faire le même parcours que lui pour voir si tu trouves des signes que Dieu t'aime. Et si tu n'en trouves pas, tu ne peux pas les produire par toi-même. Si ta mère ne te donne pas des signes de son amour, ce n'est pas moi qui vais pouvoir te convaincre qu'elle t'aime en te faisant une leçon sur l'amour ou sur le sentiment qu'éprouve quelqu'un qui est aimé. Si quelqu'un ne tombe pas amoureux, ce n'est pas moi qui peux le rendre amoureux avec un raisonnement – si cela suffisait, j'ouvrirais une agence pour ceux qui cherchent quelqu'un qui les aime et ce serait un grand business ! -. Le christianisme ne peut pas être créé par nous, nous ne pouvons pas le produire nous-mêmes. C'est pourquoi, en étudiant *Engendrer des traces* pendant l'année nous avons vu que tout part d'un événement. Dans ce point 7, Giussani le donne pour établi car c'est justement en raison d'un événement que nous pouvons reconnaître que « nous sommes aimés », comme nous l'avons vu dans la mesure où nous sommes choisis, préférés, rendus capables d'une connaissance nouvelle du réel, embrassés, pardonnés. Tout ce que nous avons vu est signe de cet événement. Si on ne l'a pas reconnu, si tu ne le reconnais pas le long de la route de la vie, personne ne peut le générer. La seule chose à faire, alors, est celle-ci : regarder. Regarde ! Pour être certaine de l'amour de ta mère, tu dois regarder les signes. De la même façon, regarde si tu as perçu être aimée par Dieu dans ta vie. Si tu ne l'as pas perçu, mais que tu es touchée quand tu vois quelqu'un qui le reconnait, commence à le demander et reste attentive à ceux qui perçoivent les signes de Son amour. Je ne dis pas que tu dois croire à cause de quelque chose que voient les autres, mais que, si tu es attentive, tu commenceras peut-être à voir des signes toi aussi. Déjà ce soir peut-être, si tu regardes avec attention. Bon travail, très chère.

À propos du point 7 « La responsabilité et la décision », je suis frappée lorsqu'il dit : « Nous avons été aimés, nous sommes aimés : voilà pourquoi "nous sommes" », car il ne dit pas que nous nous « sentons » aimés, et il ne dit pas non plus que nous sommes aimés et que pour cette raison nous « allons bien », mais il pose vraiment le fait d'être aimés comme une condition de l'être, il dit

justement que « la proportion concrète, traduite en acte, de notre personne face au mystère de l'Être, est évaluée par cette "loi" première et fondamentale : reconnaître et accepter d'être aimé » (p. 119). En travaillant ce point avec notre groupe d'école de communauté, chacun racontait des épisodes où il s'était senti aimé, et j'ai réalisé que je désire comprendre mieux ce que cela signifie pour moi car j'ai l'intuition que tout dans ma vie se joue dans cette reconnaissance. Le risque que je vois est celui de ramener (même inconsciemment) le fait d'être aimé à ma perception. C'est terrible car alors tout, même le regard que j'ai sur moi-même, se réduit à ma mesure, et par conséquent, d'abord cela ne tient pas car à un certain moment on se tape la tête contre les moments d'obscurité à cause des circonstances et des relations qui ne sont pas comme on croyait. Et puis, l'horizon de la vie est restreint à ce que je perçois et finalement, je ne vérifie que mes tentatives, c'est comme si tu devenais un enfant qui fait des caprices. Alors que moi, je désire être grande, au sens de vivre toujours plus à la hauteur de la stature du désir que j'ai, je veux vivre intensément et je ne veux rien éliminer, même pas un moment de fatigue comme celui que je suis en train de vivre. C'est pour cela que je voulais te demander un coup de main pour comprendre mieux ce que veut dire reconnaître d'être aimés.

T'es-tu rendue compte du déplacement que tu as accompli ? Tu as commencé par « nous sommes aimés : voilà pourquoi nous "sommes" » (p. 119) de Giussani. À un certain moment, cependant, tu as tout réduit à ta mesure en ne vérifiant que tes tentatives. Mais ce ne sont pas tes tentatives qui peuvent t'introduire à la découverte d'être aimée. Le point, c'est de trouver une personne à côté de toi qui, malgré tes tentatives et ta mesure, continue à t'aimer. Cela t'est arrivé parfois ? C'est cela qui te défie constamment : bien que tu n'y arrives pas, il y a quelqu'un qui t'aime. Si tu ne suis pas cela, tu continueras à utiliser ta mesure, à vérifier tes tentatives qui ne résistent pas dans la vie. C'est la démonstration que tu t'es déplacée par rapport à ce que l'école de communauté propose. Mais tu ne dois pas t'effrayer parce que ce risque fait partie de la route vers la certitude comme tu le vois. Tu dis que le risque est de ramener le fait d'être aimée à ton regard sur toi-même. Très souvent, au lieu d'être constamment ouverts à l'amour qu'un autre a pour nous, la tentation dans une relation affective est de juger l'amour qu'un autre a pour nous avec la mesure de ce que nous arrivons à faire nous-mêmes. Mais en suivant ta mesure, tu n'y arrives pas. S'en rendre compte est justement le travail auquel nous invite l'école de communauté.

Face à la situation toujours plus compliquée et problématique de certaines relations importantes, il n'y a que deux possibilités : continuer à analyser le problème de tous les côtés pour voir à qui revient "la faute" vis-à-vis de ce qui arrive, sans trouver de porte de sortie (comme le chat toujours plus emmêlé dans la pelote de laine), ou bien regarder l'école de communauté, le seul endroit où j'ai pu respirer, trouver une libération dans l'exaltation de ma personne : « Nous avons été aimés, nous sommes aimés : voilà pourquoi nous "sommes" ». Cette affirmation est tout à fait originale, au sens où elle renvoie à l'origine, mais combien de fois je ne m'en rends pas compte ! Si je suis déjà aimée, pourquoi ne le vois-je pas ? Parce que je suis distraite à ce point ? Parce que j'essaie de vivre de ce qui me "satisfait" et laisse mon cœur vide ? Ou, pire encore, me rend inquiète au point que j'ai l'impression d'être vivante parce que, comme Marta dans l'Évangile, je m'occupe de beaucoup de choses mais sans jouir de rien ? Ce n'est que lorsque je prends conscience du fait que mon cœur respire quand il Te reconnaît, Seigneur, qu'alors toute ma vie, toutes les fibres de mon corps, de mon être tendent vers Toi, qu'ils ont l'exigence de ne pas se perdre dans d'autres choses. Dans la situation actuelle, ta promesse est proche de moi en cet Avent, comme l'étoile des Rois Mages. L'école de communauté dit : « Lui qui [...] a voulu venir parmi nous, habiter avec moi et me parler familièrement avec Ses paroles [...] puisées dans l'éternité, dans l'abîme de l'Être auquel il m'a fait participer » (p. 119). Que puis-je faire sinon me laisser provoquer et persuader par un souhait de Noël aussi beau ? Puis-je ne pas supplier le Seigneur pour que ses mots (Ses mots) se fassent chair en moi ? Ai-je quelque chose de plus important à attendre, à vivre, à communiquer que : « La parole se fait chair à nouveau » pour que je ne me perde pas, pour que je ne perde pas le

chemin ? Il se rend de nouveau présent pour que je Le reconnaisse. Il m'est donné à nouveau dans une histoire pour me rejoindre de façon concrète, ici et maintenant. C'est pourquoi, je remercie le Seigneur pour Sa patience et le mouvement qui ne se fatigue jamais de me le répéter pendant trois semaines d'affilée avec ce texte pour qu'à un certain moment je puisse arriver à contempler ce don unique. Et le reste on verra.

Voici un exemple de la manière de faire l'école de communauté car, comme nous le voyions avant, nous pouvons lire une chose mais en vérifier ensuite une autre et alors, nous nous déplaçons et ce que nous vérifions n'est pas la foi, n'est pas le christianisme, n'est pas le Christ, mais nos tentatives qui sont faillibles dès le départ et ne résistent pas face à la situation, ou face aux relations significatives : le mari, les enfants, les amis etc... Mais nous avons toujours une autre possibilité au lieu de continuer de se flageller parce que nous n'y arrivons pas avec nos tentatives et par rapport à la recherche de qui est en faute. C'est la promesse de l'école de communauté : au lieu de regarder notre nombril et ce que nous arrivons à faire selon notre mesure, il nous est donné la possibilité de regarder ailleurs. C'est fondamental, car s'il n'y a pas une présence, s'il n'existe pas un lieu qui nous déplace constamment, s'en est fini pour nous. Si celle qui est intervenue ce soir n'avait pas eu la possibilité de se trouver ici, dans un lieu qui nous déplace par rapport à notre façon d'agir coutumière, elle aurait continué de penser faire l'école de communauté alors qu'elle ne faisait que des efforts autour de ses propres tentatives et ne suivait pas ce que l'école de communauté affirmait. Dès que quelqu'un commence à le percevoir, le test de l'école de communauté – chacun peut le faire à la maison ou au travail, avec les enfants ou son mari, avec n'importe qui – c'est qu'il commence à respirer au milieu de ce qu'il vit, il fait l'expérience d'une libération, d'une exaltation de sa propre personne. Cela signifie que nous avons devant nous deux hypothèses sur la manière de faire le travail de l'école de communauté, autrement vous n'auriez pas pu écrire vos contributions ou dire les choses que vous avez racontées. La question est que l'on peut lire le texte et ne pas se laisser déplacer par rapport à sa propre position. Mais dès qu'on se laisse déplacer, on commence à voir s'accomplir la promesse ; c'est pour cela qu'il est utile de faire l'école de communauté ensemble parce que nous pouvons nous aider constamment à nous déplacer par rapport à notre mesure. Nous pouvons faire ce que nous voulons du texte ; il faut donc dans le présent, une présence irréductible qui nous empêche de phagocytter le texte en perdant le meilleur. C'est comme si tu avais à côté de toi ta mère qui, face à tes bêtises, à tes mesures, continuait de t'aimer et te mettait au défi avec sa présence, comme Jésus défiait les disciples. Le christianisme est cette présence dans l'histoire, c'est un lieu comme celui-ci, où nous sommes mis constamment face à quelque chose d'irréductible, qui ne nous permet pas de faire prévaloir la mentalité commune (parce que tout le monde en fin de compte se mesure à ce qu'il arrive à faire). Mais si nous pouvions réussir dans la vie avec ce que nous faisons, on n'aurait pas eu besoin du Christ ! Le Christ nous a promis que, si nous Le suivons, nous commencerons à voir ce qui se produit de nouveau dans la vie. Quel est le signe que nous sommes bien sur la route indiquée par Lui ? La correspondance avec notre attente structurelle. Toi, pourquoi fais-tu ce travail de l'école de communauté ? Pour pouvoir respirer, pour te sentir vraiment aimée. Par conséquent, ce n'est que si nous faisons la route – don Giussani a toujours été le seul à nous aider sur ce chemin - que nous pouvons faire l'expérience dans le présent de ce que les disciples pouvaient expérimenter dans leur rapport avec Jésus. Ils ont fait les mêmes erreurs que nous, ils se sont déplacés comme nous dans leur façon de faire – par exemple, ils voulaient faire tomber le feu sur les samaritains qui ne se convertissaient pas, ils voulaient savoir qui était le plus grand parmi eux, ils discutaient de tout – mais il y avait toujours une Présence qui introduisait un regard différent sur tout. Alors, on voit que cela correspond à ce que l'on désire : être aimé. Et on commence à “être” de façon différente.

Dans l'école de communauté, je lis que « si “j'existe” parce que je suis “aimé”, le grand problème [...] est ma réponse : ma réponse au Tu qui m'aime, ma correspondance, la valorisation que j'effectue de ce qu'Il a créé originellement en moi justement pour que je puisse m'apercevoir de Sa présence » (p. 119). Je ne voudrais pas éliminer ce passage avec une intuition qui ne me semble

cependant pas bien définie. Si je ne le comprends pas bien, le risque est d'alterner une exaltation fluctuante de mon humanité avec un effort volontariste. Pourrais-tu m'aider à approfondir cette « valorisation » ? Merci mille fois.

Vous voyez ? Ce que disait la première intervention est vrai, on part d'un fait : si j'existe c'est parce que je suis aimé ; je suis aimé et par conséquent j'existe. C'est ainsi, que tu t'en rends compte, ou pas. Ma mère m'aime, même si je ne m'en rends pas compte comme cela arrive à beaucoup d'enfants qui ont parfois besoin de temps pour le reconnaître. Nous sommes aimés. Le Mystère ne nous a pas demandé la permission pour nous aimer, il a envoyé Son Fils et il continue à prendre l'initiative, comme vous le voyez, il nous rejoint à travers tellement de signes – chaque fois que nous nous rencontrons, il émerge une quantité de signes de l'initiative que le Mystère continue de prendre avec nous - . C'est un état de fait, comme le disait la première intervention. C'est un état de fait. Par conséquent, le problème n'est pas celui-là. La question, « le grand problème », c'est ma réponse, c'est à dire que je m'en aperçoive et que je réponde. Le christianisme valorise tout ce dont j'ai besoin pour « prendre conscience de Lui » : tout le potentiel de mon moi, tous les dons que j'ai en moi sont exaltés. En effet, si je ne me mets pas en jeu avec toute mon humanité, même si l'amour de Dieu pour moi continue d'arriver, je ne m'en rends pas compte. C'est pour cela que le point que tu soulignes est fondamental : c'est « le » grand problème. L'amour de Dieu est un état de fait, « le » grand problème c'est ma réponse, c'est à dire que je m'en rende compte et que je le reconnaisse. Et comment est-ce que je le reconnais ? Avec quoi puis-je vérifier qu'il me correspond ? Quand je fais l'expérience d'être libéré et de respirer, qu'est-ce qui est exalté, valorisé ? Mon cœur. Mon cœur s'exalte quand il respire. Quand je le reconnais, qu'est-ce qui est exalté ? Ma raison, qui me permet de le reconnaître. Quand j'adhère à l'événement parce que je ne veux pas le perdre, qu'est-ce qui valorise le fait chrétien ? Ma liberté. Et quand le Christ « m'attache » à Lui, qu'est-ce qu'il valorise ? Mon affection. Tout le moi est valorisé dans le fait chrétien ! Voilà pourquoi, le fait ne suffit pas. Le fait doit véritablement mettre en mouvement tout le moi au plus intime, il doit mettre au travail et réveiller chaque aspect de l'être que je suis car ce n'est qu'ainsi que je peux comprendre vraiment ce que cela veut dire que je suis aimé. Autrement, mes amis, les phrases de l'école de communauté sont des phrases qui ne nous touchent pas, par conséquent nous continuons à vivre en fonction d'autres paramètres sans même nous en rendre compte. Voyons donc maintenant en acte tout le reste du chapitre : la valorisation de chaque aspect de notre moi.

En travaillant sur le point 7, je me suis rendu compte que je n'arrivais pas à suivre les passages que fait Giussani. Pendant l'école de communauté, j'ai réalisé que j'étais resté derrière. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi Giussani lie la responsabilité au fait d'être aimés. Pour moi, la responsabilité est un fait de la volonté. Exemple : je me marie et j'ai une famille, ce qui signifie prendre ses responsabilités. Je fais quelque chose au travail et j'en suis responsable. Le fait d'être aimés est très beau mais n'a pas tant d'incidence dans ma vie. Je me sens aimé mais ceci ne change pas ma vie. Je n'arrive pas à voir la grandeur de cette chose. Mais maintenant, je ne peux pas faire semblant. Je voudrais avoir une conscience profonde de cet amour dont je suis l'objet et je t'explique pourquoi. En cette période, nous avons eu la grâce de participer à un grand événement à travers une femme de quarante ans qui s'est faite baptiser, grâce à sa rencontre avec un de nos amis prêtre (qui est mort il y a un peu moins d'un mois). Nous sommes face au Christ qui a pris une personne et qui devient si proche et si évident. Mais, en face de ce fait, c'est toujours moi aussi qui décide et qui prend la responsabilité de le suivre. Je remercie le Seigneur pour ce cadeau, vraiment, mais cela ne me fait pas penser que c'est un geste d'amour dans mes relations. Pour moi, le problème est qu'être aimé et le savoir ne changent pas ma vie. Quelle merveille doit éprouver quelqu'un qui existe parce qu'il se sent aimé !

C'est exactement comme ça, donc regardons-le ! Mais avant, il y en a d'autres pour lesquels la même question demeure ouverte : que la vie ne change pas.

« La nature de la décision n'est pas un acte énergique de volonté » (p. 122). « La décision ne peut pas être prise dans un sens volontariste » (p. 120). Face à ces deux phrases, je peux dire que je suis d'accord, je peux dire que je les trouve libérantes car elles allègent le poids de mon effort, je peux dire qu'il vaut mieux céder à une sympathie plutôt que de courir après la réussite personnelle. Bref, je suis tentée de confirmer ce que je lis, tout me semble juste et bon. Mais il y a des symptômes qui se manifestent obstinément et qui créent en moi un état permanent d'insatisfaction : je ne change jamais, je tombe toujours dans les mêmes erreurs, je suis encore comme ça à mon âge. Ma volonté est au centre de mon attention alors que tu penses savoir que la décision n'est pas un acte volontariste. La confirmation de cela me bloque, me lie au « je sais déjà », je me rends compte qu'il y a un pas à faire sinon il ne reste que la mesure de ma limite. Quel pas ? Comment ? Merci. Quelqu'un a-t-il découvert le lien entre être aimé et le changement, en s'en étonnant ?

Moi, dans un simple fait. Moi aussi, en travaillant sur ce point, je me suis un peu bloquée sur la question de la décision de la liberté. Giussani dit que « La responsabilité s'exprime comme une décision de la liberté face à la Présence reconnue comme totalement correspondante à notre propre destin. Mais trop souvent, nous concevons la décision de la liberté de manière erronée, comme si celle-ci était un acte déterminé unilatéralement par moi-même : je décide » (p. 120). Donc, comme le disait aussi la dernière intervention, un acte volontariste. Il me semble qu'il existe une équivoque subtile sur le fait que c'est moi qui décide. Je pense que ce qu'il veut mettre en lumière ici, c'est d'où naît la décision : de la tendresse, cette tendresse et cette sympathie humaine que Pierre nourrissait pour le Christ. Alors, oui, c'est une décision de ma part (à laquelle je peux toujours dire non), mais l'origine est une affection. Et il n'est pas nécessaire que tous les matins ma décision naisse du néant parce qu'elle naît d'une histoire. Je l'ai compris à partir d'un fait. Il y a quelques jours, j'ai eu un entretien avec l'enseignant d'une de mes filles au cours duquel est apparu le soin qu'il a envers les adolescents, son empressement pour qu'ils se sentent « attendus par quelqu'un ». Et en effet, ma fille me parle de lui comme d'un enseignant qui tient vraiment à eux. De fait, elle étudie ses matières avec passion, et malheur, si on ne fait pas les devoirs, ses devoirs ! Elle perçoit quelqu'un qui l'attend et si quelqu'un t'attend, tu te réveilles le matin et tu es ponctuelle pour la leçon, si dans la grisaille des heures d'école, il existe un imprévu comme ça, tu te mets en mouvement. Notre responsabilité n'est donc pas un effort, mais est générée par une attirance, par un affectus comme celui de Pierre. J'aimerais que tu approfondisses ultérieurement ce point.

Non, non, il n'y a rien à approfondir car les choses sont tellement simples ! La question, c'est que nous nous bloquons parce que nous pensons que c'est nous qui produisons le changement alors que le changement est comme la surprise envers quelque chose qui se produit en suivant une attirance. Si tu voulais forcer de façon volontariste ta fille parce que cette attirance te semblerait trop peu pour la faire bouger, tu te trouverais face à un mur. Alors qu'en étant justement face à une attirance, elle ne perd pas l'occasion de se mettre en mouvement : « Malheur, si on ne fait pas les devoirs ! ». D'où vient ce changement ? Du fait d'être aimée, du jugement d'estime qu'elle ressent envers elle. Et cela ne rend pas la réponse mécanique mais exalte et valorise toute sa liberté, toute son affection et la pousse à étudier et à faire ses devoirs. C'est cela qui change la vie. Don Giussani fait l'exemple de cet adolescent avec toutes ses limites qui, lorsqu'il tombe amoureux – même si la jeune fille lui dira non – sa mère qui le connaît très bien le remarque : avec le temps, elle ne peut pas ne pas reconnaître que son fils a changé justement à cause de l'amour qu'il nourrit pour la jeune fille, la seule chose qui arrive à faire bouger le centre du moi. C'est pour cela que ce qu'affirme don Giussani est crucial : « La responsabilité permet la réalisation [la personne doit s'impliquer car cela ne peut pas être mécanique] de l'expérience de la correspondance » (p. 120) qu'elle fait face à une attirance. Si on se limite à regarder les taureaux depuis les gradins, on ne pourra jamais vérifier le goût de la vie. C'est en effet dans cette réponse – comme celle de ta fille, entraînée par l'attirance qu'elle suit à l'école – que réside « la source [attention !] principale du goût de la vie [nous ne réalisons pas ce que nous perdons !]. Si [toi] tu n'es pas responsable [si elle ne cède pas, si elle ne s'implique pas dans cette attirance] de ce qui te plaît [pas dans ce qui ne te plaît pas] ou qui t'attire

[pas dans ce qui t'est le plus difficile], si tu n'y participes pas d'une manière ou d'une autre avec responsabilité, cela n'est pas à toi [elle ne se fera pas plaisir en faisant ses devoirs]. Voilà pourquoi le paradis [le paradis qui commence ici] implique ta décision, implique ta responsabilité : le paradis est pour l'homme et l'homme est libre » (p. 120). Voilà la valorisation, de nouveau, de l'homme. Si chaque aspect du moi n'est pas valorisé, rien ne peut devenir nôtre.

Moi aussi, je reviens sur le thème de la liberté et de la décision. J'ai été touché par certains passages du chapitre que nous méditons. Quand il dit : « Trop souvent, nous concevons la décision de la liberté de manière erronée [...], je décide de dire "que ta volonté soit faite". Non, c'est autre chose. La décision ne peut pas être [...]([...] synonyme de force de volonté) » (p. 120). « Pour Pierre cette amitié ne dépendait pas de lui, mais elle était née en lui » (p. 122). « La décision naît donc comme une sympathie qui s'instaure » (p. 123). La reprise de ces passages m'a quelque peu posé des problèmes, au sens où quand il me semblait avoir compris comment "fonctionne" la relation entre mon moi, avec le besoin irrépressible d'être aimé, et le Mystère qui seul peut l'accomplir, arrive cette définition de liberté qui, contrairement à ce qui nous est rabâché en continu, et qui est donc entré imperceptiblement en moi, n'a rien à voir avec des expressions du genre "je choisis", "je m'engage", etc... Cela me met un peu en crise car il me semble que la liberté décrite ainsi est surtout le fruit de la grâce, donc elle aussi un don gratuit, par conséquent on pourrait dire qu'elle n'a pas grand chose à voir avec ma décision d'adhérer au Mystère présent dans la réalité. Le problème c'est que les signes de Sa présence ne manquent pas : grâce à l'expérience de chaque jour et aux témoignages qui nous sont proposés par la compagnie, si je m'arrête pour les regarder, c'est vrai que c'est simple de Le reconnaître. Mais adhérer, suivre, sont encore dépendants de mon oui, encore entendu comme un « je dois m'engager plus », « je trahis encore trop souvent, je suis faible », « comment pourrais-je améliorer mon adhésion », etc.. Pourtant, si je regarde mon histoire à certains moments décisifs de ma vie, où il était plus évident et plus limpide que ce qui m'arrivait était pour moi, pour que je sois plus heureux, pour que je puisse plus adhérer à Lui, quand on me demandait de suivre dans ces moments-là, – mes amis le savent – plutôt que de dire : « Oui », j'avais l'habitude de répondre : « Pourquoi pas ? ». Comme pour dire : si je disais non, ce serait un « moins » pour mon humanité, je renoncerais à une occasion d'être plus moi-même et donc heureux. Je dois dire que cette position a surmonté les mille objections et peurs qui accompagnaient toujours inévitablement ces moments-là. Cela n'enlevait pas la difficulté, mais je n'ai jamais eu à regretter d'avoir répondu de cette façon. Je te demande une aide sur ces deux questions (qui ont déjà été vues un peu). En quel sens la grâce d'une « sympathie » qui s'instaure n'est pas une alternative à la liberté mais en est l'expression la plus pleine ? Comment ne pas me « faire avoir » par une réponse au Tu qui m'aime, confiée à la force de volonté, par ailleurs jamais suffisante car faible – comme nous le voyons - ?

Tu as reçu la grâce d'être aimé ?

Oh, énormément !

« Oh » ! Et ceci a été une alternative à ta liberté ou c'est vraiment ce qui a suscité ta liberté ? Nous pensons : ou c'est grâce, ou c'est liberté. Alors que le point est que, lorsque tu as rencontré celle qui allait devenir ta femme, rien d'autre n'a provoqué ta liberté comme sa présence, sa beauté, son attirance. Vous comprenez ? La présence de ce don, de cette grâce si bouleversante, est ce qui a mis le plus en mouvement ta liberté. Ceci n'est que le pâle reflet de ce qui est arrivé avec la survenue dans l'histoire de l'événement chrétien : quand les disciples ont rencontré le Christ, quand nous avons rencontré l'événement chrétien, ça été la Grâce faite chair qui a suscité toute leur, et notre, liberté. Si nous sommes tous ici ce soir, c'est seulement à cause de cette Grâce qui a assumé un visage, un nom, qui est devenue chair et continue à habiter au milieu de nous pour susciter notre adhésion. A travers cette dynamique, le Mystère collabore à notre salut car si cette sympathie ne s'instaure pas, la liberté ne se met pas en mouvement et il n'y a donc pas de décision.

Vendredi, pour la rencontre de CL Lycée, il y a eu les témoignages de Giorgio Vittadini et de Mireille du Cameroun (en référence aux stands de l'AVSI pour Noël). Pendant que l'un des deux parlait, la mère de l'un de mes élèves m'écrit un message en demandant : « Qui est cet homme qui parle ? ». J'étais un peu confuse : cette femme n'est pas du mouvement, son fils ne fréquente pas CL Lycée et je ne la connais que parce que sa plus jeune fille est en classe avec une de mes filles. Je contrôle donc les participants à la réunion et je vois qu'en effet mon élève est connecté, mais je ne sais pas qui l'a invité. Je lui réponds donc : « Giorgio Vittadini ». Et elle : « C'est intéressant ce qu'il dit ». Puis Mireille commence à parler, et à un certain moment, cette dame m'écrit de nouveau : « Mais cette femme est incroyable et c'est incroyable la façon dont elle arrive à exprimer aussi bien ce qu'elle veut dire, bien que n'étant pas italienne. On voit bien que ce qu'elle dit est vrai ! ». Puis j'ai eu un problème à la maison qui m'a obligée à me déconnecter et je n'ai plus suivi la rencontre. Le soir, je lui écris en lui demandant si elle était restée connectée. Et elle me répond : « Ça été un témoignage intense et émouvant. Je suis restée jusqu'à la fin. Merci ». J'ai été très frappée car cela me semble être la même dynamique que celle du début pour Azurmendi, Pierre et aussi la mienne.

Tu vois ? Qu'est-ce qui a attaché cette personne à ces deux amis, inconnus pour elle ? Elle n'a pas suivi un cours pour apprendre à connaître des personnes, elle s'est simplement retrouvée face à deux inconnus et elle n'a pas pu empêcher d'être entraînée par eux, en demeurant collée à la vidéo jusqu'à la fin. Les derniers qui arrivent nous montrent la simplicité du fait chrétien qui se produit ainsi. La grâce de cette sympathie qui s'instaure envers une personne porte ensuite à adhérer, à ne pas se détacher de la visioconférence jusqu'à la fin. Pour cette maman, il ne s'est pas agi d'un attachement sentimental ou d'un phénomène émotionnel : ce fut un phénomène de raison, une manifestation de cette raison qui t'attache à la personne qui est devant toi. Mais nous avons souvent du mal à le comprendre, n'est-ce pas ?

Que signifie « là où naît un rapport qui débouche sur une sympathie profonde, [...] la rationalité est un événement » (p. 123) ? Je te le demande car dernièrement ma petite ville, le travail de ma petite école, ma petite compagnie d'amis, me semblent souvent étriqués. Si je regarde la manière dont je bouge, je ne peux pas nier qu'il existe un point d'affection à partir d'une rencontre que j'ai faite. La vérité que je recherche dans le dialogue avec mes collègues, le temps que je passe à préparer le moment de la veillée de Noël avec mon école de communauté, mon désir de suivre les questions qui naissent chez mes élèves et les jeunes de CL Lycée, tout me parle d'une sympathie envers un point qui en dernier me détermine. Mais ensuite, la raison lui succède et fait place à une objection : « Mais ceci ne peut pas être tout, depuis toujours tu aurais aimé vivre dans une grande ville, avec une grande compagnie alors que, regarde combien de défauts il y a chez ces personnes. Tu as vingt six ans et tu n'as toujours pas de travail stable, ni de famille comme tu l'as toujours voulu ». Alors, survient la préoccupation concernant l'avenir : « Comment puis-je me bouger pour faire que ma vie se stabilise l'année prochaine ? ». Ma raison semble bloquer la possibilité de vivre pleinement l'affection au Christ. En lisant le livre d'Azurmendi, je comprends que pour lui, ce n'est pas comme ça. Plus il applique la raison pour décrire, expliquer, comprendre ce qu'il voit dans les personnes et dans les endroits qu'il rencontre, et plus son affection semble croître. En lui, raison et affection vont de pair. Comme je l'envie ! Je comprends que la rationalité ne peut pas correspondre à des pensées, mais comment puis-je faire que l'affection, la sympathie que je vois en moi ne soit pas unie à ma raison ? Que signifie « la rationalité est un événement » ? Il me semble que la rationalité est quelque chose qui provient de ma tête. Merci car tu me permets de ne rien laisser tomber me concernant et parce que tout peut devenir demande dans ce lieu.

Tu as saisi une question cruciale, très chère, et tu l'as exprimé avec une phrase : « Ma raison semble bloquer la possibilité de vivre pleinement l'affection au Christ ». mais tu as ajouté : « En lisant le livre d'Azurmendi, je comprends que pour lui, ce n'est pas comme ça ». En effet, Azurmendi, utilisant la raison d'une certaine façon, non seulement cela ne l'a pas bloqué mais cela l'a attaché toujours plus à ce qu'il voyait. Quel est le rapport entre l'affection et la raison ? Pour que la raison

ne devienne pas mesure, il a dû suivre l'affection qu'il éprouvait au lieu de se détacher d'elle, comme c'est le cas pour toi. Si la fille de notre amie qui est intervenue avant se détache de l'affection pour son enseignant, elle n'utilise pas bien la raison. C'est l'affection qui t'empêche de réduire la raison à une mesure. C'est pourquoi, c'est l'instauration d'une amitié, d'une sympathie, ce qui nous permet d'utiliser correctement la raison selon sa nature, comme ouverture totale à la réalité. Sais-tu où l'on atteint la cime de la rationalité selon Giussani ? En Jean et André. Jean et André ont été collés à Jésus pendant tout l'après-midi et cela leur a permis de sortir de chez lui en disant : « Nous avons rencontré le Messie ». En Le voyant parler, leur affection, leur attachement, a permis à leur raison de s'élargir – selon sa nature d'ouverture – à la totalité de la réalité de cette Personne qu'ils n'ont plus lâchée. C'est pour cela qu'il n'existe pas la raison si elle est détachée de l'affection. Au fond, nous sommes rationalistes, et il nous manque toujours l'élément de l'affection qui est un obstacle pour la mentalité rationaliste. Alors que lorsque nous voyons qu'une personne intelligente comme Azurmendi qui a toutes les caractéristiques d'un homme absolument rationnel, laisse toute sa raison se dilater, s'élargir d'admiration pour un fait, au point de le suivre, c'est cela la rationalité. Nous devons prendre conscience que c'est la grande règle, la grande suggestion de méthode que nous offre le charisme pour faire notre route. Car on peut, un instant après avoir lu le livre d'Azurmendi, regarder ailleurs et continuer à ne vérifier que sa propre tentative avec sa propre mesure. On ne peut pas s'attacher affectivement à quelque chose et puis raisonner en se détachant de ce qui a provoqué cette affection. Tu vois ? Nous sommes divisés. Par conséquent, s'il n'existe pas quelque chose qui facilite l'unité du moi (qui est la seule façon pour connaître de façon adaptée), s'il n'existe pas un événement présent (comme nous l'avons étudié à l'école de communauté) qui favorise constamment la connaissance nouvelle, à la fin nous réduisons le christianisme à un sentimentalisme et la raison à un rationalisme. Alors que la génialité de Giussani est celle de suivre l'expérience. En effet, comme vous en témoignez, en suivant avec simplicité le charisme, tout arrive ensuite. Même dans une situation où cela semblerait apparemment impossible.

Je voulais te raconter deux épisodes qui se sont produits avec ma mère et que j'ai beaucoup lié au point sur lequel nous travaillons dans l'école de communauté. Ma mère appartient à la Fraternité, mais, depuis vingt ans, elle ne peut pas aller aux Exercices ou aux retraites pour des raisons de santé. Il y a quelques semaines, nos amis espagnols ont fait une soirée de chants lors de l'Encuentro Madrid. Comme la soirée se faisait par internet en raison de l'urgence sanitaire, je l'ai vue avec ma mère. J'ai été frappée que notre Fado lui aie plu mais elle s'est véritablement émue lors du dernier chant de la soirée, La strada, que nos amis nous ont fait chanté tous ensemble avec Benedetto Chieffo. Ma mère a même essayé de chanter (!) alors qu'elle était émue aux larmes. J'ai pensé : « Ça c'est un jugement ». À cet instant, ce fut évident que le jugement n'est pas la « formulation intellectuelle » d'une opinion sur la réalité, mais un geste du cœur que l'on comprend correspondant sur cette route de grâce, comme me l'a témoigné ma mère ! Il n'y a pas d'excuses ! Bien qu'altérée depuis vingt ans, son cœur ne se fatigue pas, ne diminue pas ! Cela rappelle ton insistance à la Journée de début d'année à propos du regard, pour se laisse engendrer à ce point d'accord qui devient affection. Il y a quelques jours, nous avons eu la retraite de l'Avent de la Fraternité (toujours en visioconférence) auquel j'ai participé avec ma mère. J'ai tout suivi, leçon et assemblée ! Cela me touche ce que l'école de communauté dit sur Pierre : « Ce n'était pas un attachement sentimental, un phénomène émotionnel ; c'était un phénomène rationnel, une manifestation de cette raison qui nous lie à la personne qui se tient devant nous, en tant qu'il s'agit d'un jugement d'estime » (p. 121). Et puis : « Le "oui" de Simon ne fut pas l'aboutissement d'une force de volonté, ni le résultat d'une "décision" de l'homme Simon : ce furent l'émergence, la verbalisation de toute la tendresse et l'adhésion qui provenaient de son estime pour lui (par conséquent c'était bien un acte de raison) ; il ne pouvait donc que dire "oui" » (p. 122). C'est justement ce qui est arrivé à ma mère, dans son lit et sans dire un mot ! Alors, j'ai pensé : « Quelle "paquet de colle" doit avoir vécu et continue à vivre ma mère (même après vingt ans sans aller aux moments de la communauté), dans l'amitié de tant d'amis et de la famille, dans tout son rapport

avec Jésus, pour que sorte, en ce moment si inattendu, cette sympathie profonde, un jugement affectif qui me juge moi aussi ! Que peut-on objecter ? Que peut-on penser qu'il manque encore ? Qu'est-ce qui peut nous en distraire ? Je ne le dis pas scandalisée, mais vraiment provoquée par ces choses dont je sens qu'elles me sont destinées, comme me provoque ta compagnie, Julián, toi qui regardes tout ce qui nous arrive – même cette mystérieuse et douloureuse période de pandémie – comme une bonne possibilité, toujours de nouveau offerte à la liberté, une possibilité nouvelle de me jouer encore une fois, de défier le néant de toutes mes images, de mes projets et de mes opinions, et aussi le poids des circonstances, pour dire : « Moi » face à un Tu toujours plus familier, concret, réel et père. Merci.

Merci à toi, très chère. Aucune condition, même le fait d'être bloquée au lit pendant vingt ans, ne peut empêcher le sursaut de ta mère qui provoque son « oui » car il ne s'agit pas d'un effort phénoménal, mais, comme pour Pierre, de « la verbalisation de toute la tendresse et l'adhésion qui provenaient de son estime pour lui » (p. 122). Comme tu le disais, la stupeur initiale de Pierre n'était pas une question sentimentale mais un jugement qui devenait attachement, un jugement qui était comme une colle, un jugement qui attachait Pierre et les disciples : tous les jours des « paquets de colle » venaient s'ajouter, au point qu'ils ne pouvaient plus se libérer de ce lien. C'est cela qui rend possible de suivre l'événement présent même après vingt ans passés au lit, en pouvant voir la vie changer jusqu'aux larmes comme pour ta mère. C'est la promesse que le Christ nous fait quelle que soit la situation que nous vivons.

École de communauté. La prochaine école de communauté aura lieu mercredi 20 janvier 2021 à 21 heures.

Nous travaillons, ce mois-ci, sur le point 8 d'*Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, dont le titre est « La forme concrète de l'élection est le temple dans le temps ».

Livre du mois. Le livre du mois de janvier sera mon texte sur l'éducation, publié aux Editions San Paolo, qui a pour titre : *Éducation. Communication de soi.* (disponible uniquement en italien et en espagnol).

Nous le proposons à tout le monde car nous savons bien, comme nous l'avons perçu aussi aujourd'hui à travers certaines interventions qui ont été faites, que l'éducation n'est pas un thème pour « adeptes des travaux ». En effet, nous sommes tous, d'une certaine façon, éducateurs car dans chaque mouvement que nous faisons, nous exprimons qui nous sommes, sur quoi nous nous appuyons. Donc, comme le disait don Giussani, « éducation est une communication de soi » et c'est cela la manière dont, en dernier lieu, nous influençons le monde dans lequel nous vivons, en donnant ainsi une contribution au « Père éducatif » voulu par le pape François pour « former des personnes matures » capables de « reconstruire le tissu de relations pour une humanité plus fraternelle » (*Message pour le lancement du pacte éducatif*, 12 septembre 2019).

L'éducation est une dimension permanente de la personne et avec cette lecture, très facile, nous voulons nous aider d'abord à nous en rendre compte.

Campagne d'abonnements à Traces : *Qui a un ami offre un trésor.* De très nombreuses personnes ont adhéré ces dernières semaines à la campagne d'abonnements à *Traces* qui permettait d'offrir un abonnement à un ami à un prix très avantageux.

Nous nous approchons désormais de Noël, demandons donc à la Vierge que ces jours nous trouvent prêts, attentifs, avec cette simplicité d'âme, pleine de désir, qui surgit de la certitude d'être choisis. Comme nous l'avons vu aussi ce soir, c'est lorsque nous nous trouvons face à une présence vraie que nous pouvons être entraînés. Vivons donc ce temps comme l'occasion que le Mystère nous offre pour nous rendre compte de sa présence parmi nous – car s'il n'y avait pas une réalité humaine concrète, nous vivrions dans l'oubli le plus absolu – pour ne pas tomber dans l'effort volontariste et pour pouvoir être soutenus dans cette sympathie qui entraîne tout. C'est un fait, petit comme un

enfant – un « souffle » disait Gussani – mais qui nous étonne et qui est vainqueur parce qu'il est capable de saisir et de correspondre à toute notre humanité. Parce que Noël, au fond, simplifie tout, un événement simplifie tout, comme nous l'avons vu dans certains des témoignages d'aujourd'hui. C'est un renversement de méthode, et non plus l'effort pour rejoindre quelque chose mais la simplicité d'une rencontre qui nous entraîne et à laquelle nous adhérons pour ne pas le perdre.

Joyeux Noël à tous !

Veni Sancte Spiritus